



Le vivant, tourment de la science moderne

Olivier Rey

► To cite this version:

Olivier Rey. Le vivant, tourment de la science moderne. Relations, 2019, Regards critiques sur la science, 800, pp.27-29. halshs-02178174

HAL Id: halshs-02178174

<https://shs.hal.science/halshs-02178174>

Submitted on 9 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le vivant, tourment de la science moderne¹

Olivier REY

Il faudrait toujours, quand on parle de science, prendre garde à l'hétérogénéité de ce qu'on range sous ce mot. La science moderne a hérité de bien des éléments élaborés par le passé. Pour autant, la science qui a pris son essor en Europe au XVII^e siècle n'était pas la simple continuation de la philosophie naturelle qui l'avait précédée, elle était aussi en rupture avec elle – ce n'est pas pour rien que Galilée a estimé nécessaire de « refondre les cerveaux des hommes² ».

Science ancienne et science moderne

Il n'est, pour mesurer l'écart de la science moderne aux pensées scientifiques antérieures, anciennes et médiévales, que de considérer le mot « physique ». Il est dérivé du verbe grec *phuein*, qui signifiait « naître », « croître », « pousser ». De même en latin, *natura* dérive du verbe *nascor*, « naître ». Les *physica*, c'étaient les choses dans la mesure où celles-ci se produisent d'elles-mêmes (par opposition, en particulier, à celles qui sont fabriquées, les *poioumena* – du verbe *poiein*, « fabriquer », « confectionner », « produire »). Aristote écrit, dans sa *Physique* : « Parmi les étants, les uns sont par nature (*phusei*), les autres par d'autres causes. Sont par nature les animaux et leurs parties, les plantes et les corps simples comme la terre, le feu, l'air et l'eau ; ce sont ceux-là et ceux de cette sorte que nous disons être par nature³. » Une chose nous frappe dans cette présentation des objets de la physique : *le vivant vient en premier*, la matière inanimée seulement ensuite. *C'est à partir du vivant que l'ensemble de la nature se trouve pensé*.

La perspective moderne est toute différente. Si, comme l'a affirmé Galilée, l'univers est écrit en langue mathématique, la science consiste à dégager la mathématicité sous-jacente aux phénomènes. Cette mathématicité n'est pas un résultat éventuel de l'investigation scientifique, elle est la forme à laquelle une investigation scientifique doit aboutir pour faire véritablement science. Par un autre chemin Kant conclut, à la fin du XVIII^e siècle : « J'affirme que, dans toute

¹ Cet article reprend certains des éléments exposés dans l'ouvrage *Leurre et malheur du transhumanisme* (Paris, Desclée de Brouwer, 2018).

² *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde* (1632), trad. (modifiée) René Fréreau et François de Gandt, Paris, Le Seuil, coll. « Sources du savoir », 1992 p. 89 (*Opere* VII, 82).

³ Livre II, 192b (trad. Annick Stevens, Paris, Vrin, coll. « Bibl. des textes philosophiques », 1999, p. 96).

théorie particulière de la nature, on ne peut trouver de science à *proprement parler* que dans l'exacte mesure où il peut s'y trouver *de la mathématique*⁴. » La physique d'Aristote, partant du vivant, était peu à son aise avec l'inanimé. La science moderne se trouve dans une situation inverse : partant de l'inanimé – parce que c'est là que la mathématicité se laisse mettre en évidence –, c'est le vivant qui lui pose problème. Selon l'idéal moderne, une science accomplie du vivant serait une science mathématique du vivant.

La résistance du vivant

Cependant, le vivant résiste. D'après Kant, il est illusoire de penser que la biologie puisse être un jour résorbée dans la physique : « Il est bien certain que nous ne pouvons pas connaître suffisamment les êtres organisés et leur possibilité interne d'après de simples principes mécaniques de la nature, encore bien moins nous les expliquer ; et cela est si certain, que l'on peut dire hardiment qu'il est absurde pour les hommes de seulement former un tel dessein ou d'espérer qu'il surgira un jour quelque Newton, qui pourrait faire comprendre ne serait-ce que la production d'un brin d'herbe d'après des lois naturelles qu'aucune intention n'a ordonnées⁵. » Et quand bien un tel Newton se présenterait, nous permettrait-il de saisir vraiment ce qu'est le vivant ou, au contraire, nous le ferait-il complètement manquer ? Imaginons, comme Laplace « une intelligence qui, pour un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée et la situation respective des êtres qui la composent », et qui serait « assez vaste pour soumettre ces données à l'Analyse ». Une telle intelligence « embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'univers et ceux du plus léger atome : rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir, comme le passé, serait présent à ses yeux⁶ ». Elle verrait l'avenir et le passé, mais pas les êtres vivants : à leur place, seulement des nuages de particules s'agglutinant et se dispersant. Elle calculerait tout, mais ignorerait ce que c'est que d'être vivant.

On mesure à quel point la biologie moderne se trouve dans une position délicate : d'un côté, c'est une spécificité du vivant qui justifie son existence en tant que science particulière, de l'autre l'idéal de la science moderne dénie toute spécificité au vivant. Le biochimiste Jacques Monod a bien exprimé cette tension. D'un côté, écrit-il, « la pierre angulaire de la méthode scientifique est le postulat de l'objectivité de la Nature. C'est-à-dire le refus *systématique* de considérer comme pouvant conduire à une connaissance “vraie” toute interprétation des phénomènes donnée en termes de causes finales, c'est-à-dire de “projet”. [...] Il est impossible de s'en défaire, fût-ce provisoirement, ou dans un domaine limité, sans

⁴ Emmanuel Kant, préface aux *Premiers Principes métaphysiques de la science de la nature* (1786), trad. Jean Gibelin, Paris, Vrin, coll. « Bibl. des textes philosophiques », 1982, p. 11.

⁵ *Critique de la faculté de juger* (1791), § 75 (trad. Alexis Philonenko, Paris, Vrin, coll. « Bibl. des textes philosophiques », 1993, p. 335).

⁶ *Essai philosophique sur les probabilités* (1814), Paris, Bourgois, coll. « Épistémè », 1986, p. 32-33.

sortir de celui de la science elle-même⁷ ». Mais aussitôt après, on lit : « L'objectivité cependant oblige à reconnaître le caractère téléonomique des êtres vivants, à admettre que dans leurs structures et performances, ils réalisent et poursuivent un projet. » Selon Monod, le problème central de la biologie réside dans la contradiction entre le refus scientifique des causes finales et le caractère téléologique du vivant – contradiction « qu'il s'agit de résoudre si elle n'est qu'apparente, ou de prouver radicalement insoluble si en vérité il en est bien ainsi⁸ ». Fondamentalement, on se trouve placé devant une alternative : ou bien le vivant en tant que tel peut être appréhendé par la science (moderne) – mais alors le vivant, en tant qu'être téléonomique, se dissout, ce n'est plus le vivant ; ou bien le vivant en tant que tel ne peut pas être appréhendé par la science (en son sens moderne) – mais alors la science (moderne) n'est plus la science (dans sa prétention à l'universalité). En pratique, on navigue entre les deux termes de l'alternative – ce qui fait du vivant une plaie suppurante au flanc de la science moderne.

Le paradigme de l'autoconservation

Faute de réussir à éliminer la finalité, la biologie moderne s'est efforcée de la circonscrire au maximum, en la réduisant à un motif unique, le même partout : l'*autoconservation*. Pour la pensée ancienne et médiévale, chaque vivant avait un être à accomplir, qui transcendait sa pure et simple existence factuelle – ce qui importait avant tout était la conformité de la vie à ce qu'elle devait être. Dans les termes de saint Thomas : « Le bien pour tout être est qu'il atteigne sa fin ; le mal est qu'il en soit détourné⁹. » À ce titre, l'autoconservation n'était qu'une fin seconde, subordonnée à la fin première qu'était l'accomplissement de l'être en question. Désormais, l'autoconservation va être considérée comme la fin première et ultime, et l'ensemble des caractères déployés par la vie, dans leur diversité, seront envisagés comme déterminés par cette seule fin et justifiés par elle. La conservation n'est plus au service d'un être à conserver, l'être et sa conservation ne font qu'un. On se rappelle que Jacques Monod a reconnu les êtres vivants comme « objets doués d'un projet ». Mais ce projet, quel est-il ? Toujours le même : « Tout projet particulier, quel qu'il soit, n'a de sens que comme partie d'un projet plus général. Toutes les adaptations fonctionnelles des êtres vivants comme aussi tous les artefacts façonnés par eux accomplissent des projets particuliers qu'il est possible de considérer comme des aspects ou des fragments d'un projet primitif unique, qui est la conservation et la multiplication de l'espèce¹⁰ ». Ainsi, la théorie darwinienne de l'évolution s'est entièrement élaborée autour des notions de lutte pour la vie (*struggle for life*) et de sélection des mieux adaptés (*fittest*), qui

⁷ Jacques Monod, *Le Hasard et la Nécessité. Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne*, Paris, Le Seuil, 1970, p.32-33.

⁸ *Id.*, p.33.

⁹ *Somme contre les gentils*, III, quest. 122.

¹⁰ Jacques Monod, *op. cit.*, chap. I, p. 26.

réussissent à survivre et à avoir une descendance, ou qui ont la descendance la plus nombreuse ; sans aucune considération, donc, de ce que telle ou telle forme vivante aurait en soi à être. Il en résulte une conception extrêmement pauvre du vivant. L'enjeu est loin d'être seulement épistémologique : si derrière la diversité presque infinie du vivant ne se cache qu'une seule et unique obsession, l'autoconservation, indépendamment de ce qui est à conserver, alors cette diversité des apparences ne commande aucun respect. Quand une espèce disparaît, ce n'est pas l'être qui se trouve amputé, seulement une stratégie de survie qui se trouve mise en échec. Le biocide en cours commence là.

C'est pourquoi toutes les mesures prises en faveur de l'« environnement », pour louables qu'elles soient, s'avèrent inefficaces : elles arrêtent moins les ravages qu'elles ne permettent à la dynamique ravageuse de se poursuivre, en en mitigeant ses effets les plus directement létaux. Ce dont nous manquons le plus cruellement, ce n'est pas de mesures de sauvegarde, ou bons sentiments, mais d'une conception adéquate de la nature, qui reconnaisse en elle des fins. Simone Weil écrivait dans ses cahiers : « Repenser la science : tâche formidable, autrement intéressante que de la continuer¹¹. »

¹¹ *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, t. VI, vol. 1, 1994, p. 180.